

323

17

LOGE HENRI IV, OR.: DE PARIS.

---

FÊTE SOLSTICIALE D'ÉTÉ.

---

DISCOURS

DU

FR.: ANTIDE MARTIN, ORAT.:

SUR

LA LOI PHILOSOPHIQUE DU TRAVAIL.

---

PARIS,

DE SOYE ET BOUCHET, IMPRIMEURS,  
PLACE DU PANTHÉON, 2.

—  
1857



366 009  
MAR

3 081

## DISCOURS

SUR

# LA LOI PHILOSOPHIQUE DU TRAVAIL

---

MES FRÈRES,



Le désir de célébrer dignement une de nos fêtes maç. nous réunit dans ce temple. Tout ici respire l'élégance, la joie, la plus affectueuse cordialité, et cependant, en considérant les emblèmes qui vous décorent, on voit sur vos personnes, à tous les degrés de la hiérarchie maç., des tabliers, indices, dans le monde prof., d'une situation pénible et d'une condition quasi humiliante. Le tablier, quelles qu'en soient la forme et l'étoffe, n'est-il pas, en effet, l'indispensable plastron du travailleur, de l'homme placé au degré inférieur de l'échelle sociale et dont la journée s'écoule dans un dur labeur? Le travailleur quitte, cache son tablier, dès qu'il sort de l'atelier, et nous, réunis pour une brillante fête, nous ceignons le nôtre! C'est que, loin d'être pris par nous pour un signe d'humiliation, le tablier, symbole d'une existence utile, est, au contraire, à nos yeux, une marque honorable qui nous rappelle qu'au nombre des devoirs maç., par nous librement acceptés, l'un des plus importants consiste à honorer et à pratiquer le travail.

En agissant ainsi, la Fr. . Maç. . se trouve en contradiction manifeste avec le monde prof. . ; mais cette différence, non moins sensible en d'autres points, ne forme-t-elle pas une de ses raisons d'être ? Chacun de ses symboles ne porte-t-il pas avec soi son enseignement, et celui dont nous nous occupons n'est-il pas des plus appréciables, quand pour nous il renferme le principe de la loi philosophique du travail, c'est-à-dire de l'avenir du monde ?

Sans remonter au delà du commencement du dernier siècle, nous voyons le travail méprisé et ses fatigues rejetées sur les classes infimes de la population. Non-seulement les Nobles ne travaillent pas de leurs mains, mais encore le commerce ordinaire leur est interdit, sous peine de *dérogance* ! Le Tiers-Etat, qui, plus tard, sera tout, ne compte alors pour rien et se compose presque en totalité, de gens de métier et de paysans, confondus sous la dénomination de roturiers, de rustres ou de manants.

Le mépris qui couvrait ainsi la partie la plus nombreuse et la plus fatiguée de la population dérivait, il est vrai, de la loi civile, mais c'était la loi religieuse qui l'avait inspiré.

En effet, l'une des genèses que les hommes ont, autrefois, inventées dans le but d'expliquer l'origine du Monde, prête à Dieu ces paroles, adressées à Adam : « Parce que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger, la terre sera maudite et vous n'en tirerez de quoi vous nourrir pendant votre vie qu'avec beaucoup de travail. Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été tiré. » C'est en vertu de ce texte de malédiction que le travail a été, durant tant de siècles, considéré comme une punition céleste à laquelle sont soumises les diverses races humaines, pour la durée des temps. Mais que disons-nous ? l'enseignement de cette doctrine se fait encore en plein dix-neuvième siècle, et appelle, dès lors, de notre part, une nouvelle protestation.

Dieu, tel que l'ont conçu ceux-là même qui pratiquent cet enseignement, est essentiellement grand, bon et miséricordieux. Il pardonne les fautes les plus graves à qui se repent. Souverainement juste, il protège et récompense, le plus souvent dès cette vie, la créature qui a persisté dans la voie du bien. Comment comprendre, dès lors, qu'à cause d'une faute commise par le premier homme, Dieu ait pu maudire la terre qu'il venait de créer avec amour? Comment croire que le travail ait été inventé après coup, à titre d'expiation frappant, non pas seulement l'être coupable, mais les milliers de générations déjà appelées à lui succéder sur la terre? Si, aujourd'hui, la justice humaine s'avisait de frapper des enfants pour un crime, fût-il le plus odieux, qu'aurait commis leur père, on verrait se soulever la conscience publique qui, s'inspirant de la bonté divine, croit que les fautes sont personnelles et n'en fait retomber la peine que sur leur auteur.

Non, la terre n'a pas été maudite; non, le travail n'est pas une punition céleste!

L'homme, la femme, les animaux, les plantes, la terre et le ciel sont demeurés dans les conditions principales de création qui leur ont été données dès le jour où un ensemble harmonique a existé. Ces conditions rendaient nécessaire, indispensable, le travail humain.

Suivant la Genèse que nous citons, Dieu avait dit à Adam, avant le péché : « Croissez et multipliez-vous; remplissez la terre et vous l'assujettissez. » Comment accorder cette parole avec l'inertie constante dans laquelle on suppose que le genre humain eût dû vivre si le péché n'avait pas eu lieu? Notre esprit, cherchant à comprendre cette singulière situation, ne peut s'en faire une idée qu'en la comparant à celle de certains coquillages qui vivent par milliards attachés au même banc de rocher qui les verra mourir. Encore, la comparaison n'est-elle pas exacte, car le flot de la marée apporte leur nourriture

à ces coquillages, tandis qu'il y aurait à démontrer comment l'homme aurait pu vivre sous des climats et dans des saisons variés, sans s'élever un toit, sans se créer des vêtements, sans préparer sa substance alimentaire. La passivité de l'homme, alors même qu'on le suppose soumis à l'existence la plus végétative, nous semble sans rapport possible avec l'ordre général du monde, sans conséquence avec l'éternelle activité dont chaque instant de notre vie nous rend témoins. Quoi ! dans l'univers, une loi unique fait que tout se forme, tout vit, tout se meut, tout se mélange, tout se complète et s'harmonise en vue d'un but commun, et l'homme seul, l'homme maître de la terre, aurait, sans le péché, dû rester dans l'inerte et improductive contemplation, hors de laquelle commence le travail ! Non, une pareille conception est pour nous inadmissible.

Sous quelque rapport qu'on envisage l'homme et la terre, on reconnaît que les œuvres de la sagesse divine seraient un nonsens si le travail ne devait pas exister. Ce ne peut être sans but que la surface et les entrailles de la terre soient emplies de productions de toutes sortes, utilisables seulement par le travail. Le plus minime objet de la création doit, soyons-en sûrs, recevoir dans l'espace des temps sa destination, et c'est l'homme qui est appelé à l'effectuer.

Disons donc derechef : non, le travail n'est ni une expiation ni une flétrissure. Reconnaissons, au contraire, qu'il est l'une des grandes manifestations de la spontanéité divine à l'égard de l'homme dont il met en jeu trois des principales facultés : l'intelligence qui conçoit, la force qui réalise, le sentiment qui subordonne la réalisation à ce qui est juste et utile. C'est par cette triple puissance que l'homme *s'assujettit* la terre et fait des richesses qu'elle renferme l'agent matériel du perfectionnement continu, véritable voie providentielle.

Ainsi compris, le travail peut-il jamais être une cause de honte et de mépris ?

Comment donc une déraisonnable tradition a-t-elle laissé si longtemps régner la fausse doctrine que nous combattons ? Il semble qu'il eût dû suffire de regarder les privilégiés du temps passé qui la préconisaient, car ils étaient la preuve vivante de leur erreur, puisqu'ils ne travaillaient pas, et que la Genèse, par eux invoquée n'a tracé aucune exception parmi les enfants d'Adam, ni indiqué aucun signe de Dieu auquel seraient ici-bas reconnus les prétendants au droit d'oisiveté.

Mais combien déjà nous sommes loin de ce temps et quel motif de certitude en doivent tirer pour l'avenir les amis du progrès humanitaire !

En France, et dans un vaste rayon autour d'elle, il n'existe plus un seul homme dont on puisse indiquer l'état social en l'appellant rustre, manant ou roturier. L'ouvrier des villes et l'ouvrier des champs forment bien encore rang à part, mais il n'est plus d'esprit assez sot pour exprimer publiquement la pensée qu'ils sont de condition méprisable.

C'est que, du haut en bas de l'échelle sociale, le travail sous toutes ses formes est accepté comme le blason nouveau de l'individu. On ne demande plus, pour apprécier un inconnu, quels sont ses ancêtres, mais quel a été ou quel est le travail par lui accompli. Aussi ceux-là même aux mains de qui tout abonde travaillent afin d'acquérir dans le monde la puissance dont l'oisiveté est désormais privée. Il est des hommes que la fortune et la faveur publique ont comblés de leurs dons et qui, néanmoins, travaillent beaucoup par conscience et par un juste sentiment de dignité, car ils sentent que leur activité et leur intelligence sont utiles à la société.

L'homme doit travailler selon ses aptitudes et ses facultés. Son devoir consiste dans l'accomplissement entier de sa tâche, et son mérite dérive de l'effort qu'il fait afin d'aller au delà et de tirer de son labeur le sujet d'un plus grand service rendu. Par

exemple, le garçon de ferme qui invente une meilleure charrue, le philosophe qui annonce une nouvelle vérité sociale, le peintre auteur d'un émouvant tableau, le mécanicien qui crée un meilleur moteur, l'historien faisant revivre pour l'étude les peuples éteints, l'ouvrier innovateur d'un produit nouveau ou d'un moyen plus expéditif de production, l'homme d'État qui découvre une utile théorie économique, sont à un égal degré les artisans du but social ; mais chacun d'eux a le mérite particulier d'avoir usé de son mieux d'une position prise au gré d'événements le plus souvent impossibles à dominer, et d'avoir énergiquement agi selon ses facultés innées, développées par le sentiment du devoir et aidées par les trésors de sciences et d'observations accumulés, de siècle en siècle, par les précédentes générations. Les travaux ainsi accomplis ouvrent une nouvelle voie à d'autres savants, à d'autres artistes, à d'autres ouvriers qui, à leur tour, lèguent à d'autres hommes de nouvelles découvertes que ceux-ci perfectionnent encore, dans l'intérêt commun.

Félicitons-nous donc de vivre à une époque où le travail tend, de plus en plus, à conquérir son véritable rang. Le travail est déjà le pacifique niveau qui efface le mieux les dernières distinctions natives que nous a léguées le monde ancien. L'activité qu'il engendre entraîne tous les hommes dans un immense et même mouvement où la dignité de soi-même, l'honorabilité et les services rendus créent la seule distinction appréciée.

Aussi voyez comment les mots tendent à s'accommoder aux situations. L'expression « Maître » ayant perdu sa signification vraie est remplacée par le mot « Patron, » auquel vous verrez bientôt substituée la seule appellation exacte, celle d'« Employeur » dont le corrélatif sera : « Employé. » Il y a seulement dix ans, tout journal entretenant le public d'un fait arrivé à un ouvrier disait : « Le nommé *tel* a subi un accident... » Actuellement, le journaliste dit : « Un malheur a frappé M. *tel*. » La dénomination « Monsieur » est devenue la formule universelle

exprimant l'égalité de la base d'où procède l'existence sociale de chaque individu.

Nous ne prétendons pas dire qu'il n'y ait rien à désirer dans l'intérêt de l'ouvrier. Nous nous bornons seulement à constater le mieux du temps actuel eu égard au pire du temps passé. L'œuvre de notre époque comprend la réhabilitation du travail, l'entier effacement de la honte qui y a été attachée, la réunion, sous le niveau d'une dignité égale, de travailleurs de toutes sortes et de tous rangs, l'apaisement de l'envie et de la colère qu'excitait surtout le sentiment d'une juste susceptibilité trop souvent blessée. Ce résultat obtenu, la question matérielle approchera de plus en plus d'une solution satisfaisante.

Mais disons bien haut, disons à tous, aux puissants et aux faibles, aux riches et aux prolétaires, qu'en ces temps de rénovation, la loi suprême de chacun doit être celle du sacrifice et du dévouement. Que personne ne rejette aucune occasion de faire, dans la limite du raisonnable, acte d'abnégation personnelle, et les améliorations désirées en viendront plus vite !

Citons un exemple. Beaucoup d'ouvriers ont encore en horreur les machines, qui souvent les forcent à courir les hasards d'un changement de profession. Le mal dont ils se plaignent n'est que trop avéré ; mais plus on avancera, plus les causes d'atténuation se multiplieront. L'ouvrier de 1857 que l'on replacerait dans les conditions d'existence de 1787, se trouverait avec raison très-malheureux. Eh bien, c'est à la multitude des inventions et des machines produites par le dix-neuvième siècle que l'ouvrier doit la plus grande partie des améliorations dont il jouit. Les machines sont l'élément matériel de progrès le plus certain, et il n'est pas douteux que leurs résultats profitent directement ou indirectement à tous, malgré les perturbations particulières dont elles sont parfois la source. Est-il quelqu'un qui regrette le remplacement de la patache par le wagon, de la plume du copiste par la presse mécanique, de la poste aux chevaux par le



télégraphe électrique, de la quenouille par le métier à filer, de la galère à rames par le steamer, de la meule à bras par le moulin à vapeur.

Le bien-être relatif que nous possédons a été conquis par le travail, par les souffrances et les sacrifices de nos devanciers. A notre tour apportons donc à l'œuvre notre part de dévouement. Obéissons en cela à notre propre satisfaction ; mais songeons aussi à ceux qui nous suivront, afin qu'ils recueillent de notre propre part autant que nous avons reçu.

*Aimer et travailler* : voilà le but humain. La Fr. . Maç. . ., précurseur du progrès pacifique et réalisable, le poursuit depuis longtemps. A nous ses adeptes de mettre tout notre zèle à répandre dans le monde ce principe fécondant.

Démonstrons que tout homme est honorable par cela seul qu'il est d'une conduite régulière, et qu'il travaille utilement de quelque manière que ce soit.

Ne nous laissons pas de rappeler aux riches que sans le travail, leurs terres et leurs capitaux resteraient improductifs, et que parmi les ouvriers, ceux-là surtout méritent considération et récompense qui se dévouent aux travaux les plus pénibles et les plus dangereux. Le cultivateur dont le dos finit par rester courbé vers la terre qu'il a tant remuée, le mineur sortant perclus des entrailles de la terre, le conducteur de locomotives bravant en même temps le feu et le froid, le matelot affrontant chaque jour la tempête, l'ouvrier manœuvrant au milieu de dévorantes machines, le chimiste dont le creuset ou la cornue vomit la mort, et mille et mille autres faisant comme ceux-ci métier de vivre sous le poids de fatigues accablantes ou en butte à des dangers incessants, doivent attirer notre respect, car aucune noblesse n'est préférable à celle acquise par une existence usée aussi utilement !

Disons à ceux qui ne possèdent encore rien que tout mouve-

ment de jalousie à l'égard des riches n'a plus de fondement aujourd'hui, parce que les privilèges de castes ont cessé d'exister, parce que tous peuvent parvenir à tout, et parce qu'enfin la fortune, plus que jamais inconstante, va chercher dans tous les rangs les nombreux objets de ses faveurs ou de ses coups.

Montrons à tous un meilleur avenir. Un philosophe de ce siècle a dit : « L'âge d'or qu'une aveugle tradition a placé derrière nous est devant nous. » Sans attendre ni promettre l'âge d'or, ayons foi dans le progrès continu de l'humanité, et pour y contribuer : *Aimons et travaillons !*

B.M. SCEAUX



1165205